

LETTRES

Orénok A. B.

Lettres

1- Rêves et espérances.

Sainte-Marie, le 10 mai 1995.

Cher Toi.

Depuis que tu es parti, tout a bien changé à la maison, les travaux sont avancés, même si la terrasse reste absente aux réalisations d'aujourd'hui. La cuisine est maintenant finie, et Papa a changé le carrelage du salon, Geraldine, notre nouvelle belle-mère, disait de l'ancien qu'il était trop salissant. La chambre d'amis se transforme peu à peu, c'est pour l'ordinateur qu'ils vont acheter à Noël, ce sera un véritable bureau, paraît-il. Je suis pressée de pouvoir y jouer, quoique je me demande si ce ne sera pas pour moi une nouvelle interdiction. Des interdits, ils en affichent partout, et je n'ai pas le choix, je dois m'y plier. J'aimerais tant pouvoir te rejoindre...

Fait-il beau là où tu vis ? Fait-il chaud ? Ici, le temps est changeant, c'est comme avant que tu sois parti, le temps est la seule chose que je connaisse qui ne change pas avec les années, je trouve cela merveilleux. Il y a des jours de chaleur intenable, puis, la météo indique un retour aux averses. Et il pleut, il pleut des jours et des jours, sans que cela ne puisse changer. Et soudain, la canicule. Par où est-elle venue ? On ne sait pas, mais l'important, c'est d'être, dehors, dans la cour, à bronzer devant la nouvelle véranda. Véranda que Papa, bien sûr a construite de lui-même. Est-il si fort pour transformer tout ce qu'il touche ? J'ai peur de lui, cher Toi, car c'est un géant qui a du pouvoir. Tu comprends, je dois sans arrêt lui obéir, sinon, il crie. Et quand il crie, il crie si fort qu'on n'entend plus même le chant des perruches, dans leur cage sous la véranda. Alors, je l'écoute, mais au fond de moi, je ne puis plus le supporter, je l'aime, mais il a tellement changé.

J'ai peur du changement, cher Toi, j'ai peur du temps qui joue sur les êtres humains, sur les animaux et les végétaux, car c'est comme si on était sur un grand jeu d'échecs, comme si on était les petits pions, qu'une grande main bouge, sans se préoccuper vraiment de leur bien-être. Si tu savais comme tu me manques ! Chaque soir, après ma prière, je pense à Toi pour m'endormir comme il faut, et chaque soir je t'envoie un baiser par l'intermédiaire de mon souffle sur ma main. J'espère tant que tu les reçois, c'est la seule marque d'amour que je peux te porter, étant donné que tu es si loin, et que je ne suis pas sûre de t'écrire là où tu habites vraiment. A vrai dire, j'envoie ces lettres à Paris, car un jour, tu t'en souviens peut-être, tu m'as dit que tu rêvais de grands voyages, mais que tu souhaitais par-dessus

Lettres

tout, voir la Tour Eiffel. Alors, je me suis dit que si tu n'étais pas à Paris aujourd'hui, peut-être que demain, tu y serais enfin rentré. C'est si dur de ne plus avoir de nouvelles, cher frère...

Par moment, je me dis que peut-être tu m'écris, mais que ton courrier se perd, c'est vrai, je l'ai entendu aux informations, il y a de nombreuses grèves en ce moment, j'ai même appris, le mois dernier que les postes étaient en grève. Ne pensent-ils donc point aux gens comme nous, qui attendent en désespérant chaque jour un peu plus, des nouvelles de leurs proches... ?

Je T'aime tant, affectueusement, ta petite sœur.

Sainte-Marie, le 12 mai 1995.

Cher Toi.

J'attends avec impatience la réponse à toutes mes lettres, je n'attends pas de Toi une correspondance régulière, car je sais que tu détestes écrire, mais si au moins tu faisais un signe, si seulement tu envoyais un petit mot, avec quelques lettres, je ne te demande pas un roman, juste une pensée, pour me montrer que tu ne m'as pas oubliée après toutes ces longues semaines de silence. Et si tu envoyais un vieux torchon, avec une croix dessus, si tu envoyais un vieux bout de papier avec écrit «pour Toi » dessus ou juste une vieille carte postale, blanche d'écriture...

Mais non, comme toujours, ton égoïsme prend les dessus. « Pourquoi écrire à cette petite morveuse ? » te dis-tu. Et bien moi je te réponds «Parce qu'elle en a énormément besoin ». Tu sais comme il est dur d'être à présent fille unique, je n'ai pas de jeu qui puisse se jouer seul, et tu étais mon seul ami, mon vrai frère, le seul avec qui je jouais... Mais le temps t'a changé, non ? Tu n'es que victime, mais pourquoi n'as-tu pas résisté ? Tu disais toujours que tu reviendrais, mais tu n'es toujours pas là, et moi je t'attends, je t'attends toujours avec ferveur. Tu te souviens ? On avait juré, juré, craché. Mais te rends-tu compte ce qu'est rompre une promesse ? Se retrouvera t-on ? Tu sais très bien que sans toi, j'ai peur du noir, sans toi, je n'ose pas me promener dans les bois. Tu te souviens, il y avait un loup derrière l'arbre, tu me disais «Ferme les yeux, je vais m'en occuper. ». Et j'étais encore plus dans le noir, mais quand je rouvrais les yeux, il n'y avait plus de loup, et tu étais triomphant, tu gagnais toujours, et on pouvait compter sur toi.

Lettres

Puis-je encore compter sur toi, à ce jour, ou ne m'écriras-tu jamais ? Jamais un coup de fil, jamais d'ombre derrière moi, pour me balancer, sur la balançoire, il n'y a pus personne et je passe mon temps dans ma chambre, à écrire dans le silence de ta parole.

C'est l'ennui. Connais-tu l'ennui ? Je ne pense pas. Tu es toujours à voyager, à partir sans cesse. Toujours prêt à découvrir une nouvelle région, toujours prêt à changer d'amis. N'aimes donc tu point le calme ? Ta curiosité n'a pas de satisfaction, plus elle s'abreuve de nouvelles choses, plus elle en est assoiffée. Elle est comme cela. Mais n'as-tu point de racines ? Ne penses-tu point que quelqu'un puisse avoir besoin de tes mots pour s'endormir ? Le soir je me sens plus seule encore, j'aimerais tant être ton image, mais je suis si loin de ton courage. La fugue est-elle un acte lâche ? Je ne sais pas, mais je voudrais seulement être avec Toi.

Je T'aime toujours autant, ta petite sœur.

Sainte-Marie, le 15 mai 1995.

Cher Toi.

On a beau dire que le temps passe vite, qu'il faut profiter de la vie, moi, je trouve que le temps passe trop lentement. Je compte les minutes qui s'écoulent, et je voudrais tant savoir le Secret. Mais, on m'a toujours dit que j'étais trop jeune, qu'il fallait que je grandisse en toute sérénité, sans m'occuper des vieilles histoires de famille... Le sais-tu, Toi, le Secret ? Pour Toi, ce n'est d'ailleurs peut-être pas même un secret, mais moi, je n'ai jamais compris pourquoi j'étais là. Pourquoi ? Je voudrais le crier au monde entier, mais je ne peux pas, c'est l'impuissance du temps. Et toujours je t'attends, et toujours je l'attends. N'ai-je pas droit à une petite part de vérité ? Minuscule, dans le gâteau qui rassemble les années. Juste savoir un mot de mon histoire, de notre histoire... Que s'est-il passé ? Est-on né sans famille ? Mon père est un inconnu, qui crie, et qui frappe. Ma mère est un souvenir, souvenir de ma naissance. Pourquoi, pourquoi un village où tout le monde sait tout ce que fait le voisin ? Où l'on enterre les morts, dans la Terre, et dans nos pensées. Est-il un mot qui fera oublier les rumeurs ? Est-il une pensée qui fera jaillir la vérité des cœurs ?

Tu comprends maintenant pourquoi le temps passe si lentement ? Chacun attend ses propres obsèques, et rien ne fait changer la

Lettres

routine au petit matin. Pas un anonyme dans la rue, on n'a pas l'esprit libre, comme si nos fautes, nos remords les plus profonds étaient encrés dans le marbre de l'église. La transparence ici est si parfaite, qu'il est convenu de dire ceci, et d'oublier pour l'éternité cela. Il est convenu de parler du scandale d'hier – la corruption politique de monsieur X, mais il n'est pas convenu de parler du meurtre d'avant-hier. Ici on nous dicte notre pensée, on ne parle que de ce qu'il nous faut parler, et tout le monde pense autre chose mais personne ne le dit. Pourquoi ? Pourquoi cet uniforme qui nous moule ?

Et toi, là-bas, dans l'infini du monde, ne me révéleras-tu jamais la vérité de mon être ? Il vit ici prisonnier, dans l'angoisse éternelle de devenir fantôme, de s'évanouir en fumée, et ainsi de ne plus être.

Ta chère sœur, qui T'aime tant.

Sainte-Marie, le 16 mai 1995.

Cher Toi.

L'ombre est revenue pendant la nuit, et j'étais perdue dans les catacombes de l'angoisse. Je ne me rappelle pas d'avoir rêvé, mais les rêves sont étrangers de la réalité. Et si vraiment l'ombre existait ? C'est toujours la même qui s'infiltré en mon esprit, en mon corps, en mon âme, et jamais elle ne change : elle est toujours aussi ombre. Elle est difforme, géante, et elle court, et elle vole, et elle va. Sans cesse. Elle n'est jamais fatiguée. Elle ne peut pas être fatiguée, puisque c'est une ombre, et que par définition, elle ne vit pas. Sa nature me fait peur. Elle n'est pas l'ombre de Papa, elle est beaucoup plus grande, elle n'est pas l'ombre de Géraldine, elle est beaucoup trop grosse, elle n'est pas non plus l'ombre de Chouquette, elle est beaucoup trop humaine, et elle n'aboie pas. J'ai peur, j'ai peur parce que tu ne peux pas me protéger, tu es trop loin, et j'ai peur aussi, parce que je ne connais pas l'ombre. Vit-elle en solitaire ou ses gestes sont-ils dictés par son vivant, la chose, le monstre qu'elle suit par terre et sur les murs. Le secret est-il lui aussi ombre, ou est-ce l'ombre qui est le secret, ou est-ce le secret de l'ombre ?

Ils m'ont dit (les grands) que j'étais folle, et qu'on ne doit pas prendre tant à cœur les ombres et les rêves. Mais ce n'est pas un rêve, . Je rêvais juste à moitié. J'étais à demi consciente. Et je sais que je ne rêvais pas. J'en suis sûre maintenant. Je me suis pincée, et je ne rêvais pas. Elle était là. Et personne ne me croit.

Cher frère, j'ai tant besoin de ta présence rassurante. Serais-tu là que je n'aurais plus peur. Je me sens seule, seule et perdue entre les

Lettres

drôles de personnages qui font ma vie. Je t'appelle, je crie «reviens ». Tu es là, tu es là. Le souvenir vient d'enfanter ta vie. Tu es là. Tu es là. Et même si tu ne le sais pas, tu es là, car je pense à Toi. Hier, à la messe (on était dimanche) j'ai écouté l'abbé. Il disait qu'en aimant l'autre, et qu'il soit là ou à l'infini, on le ressuscitait. Et j'y ai cru, et j'y crois encore, et j'y croirai toujours. Alors, tu es là. Est-ce que ta présence en mon cœur t'ennuie ?

Après la messe, le curé est venu me parler. Il m'a retenue à l'église et nous avons longtemps discuté. De tout et de rien. Il m'a dit que j'étais devenue grande et qu'il aimerait bien que je vienne tous les jours à la messe. Il m'a demandé si ça me plairait de m'engager plus fortement encore dans le culte des Dieux. J'étais surprise, j'ai toujours cru qu'il y avait Dieu, et Dieu seul. Mais lui a employé le pluriel. Il m'a dit qu'une infinité de Dieux existait là-haut. Une infinité. Te rends-tu compte de ce que cela veut dire ? Cela veut dire que des milliers d'yeux nous espionnent en permanence. Cela veut dire que pour aller au paradis, il faut toujours faire bien, il faut toujours leur faire plaisir.

Moi, j'aimerais bien aller voir au paradis, si Maman y est et comment sont les maisons là-bas. Alors, j'étais heureuse. C'était comme si Monsieur l'abbé avait ouvert la porte de la cage. Comme si l'oiseau pouvait toujours s'envoler. Comme s'il le pourra toujours. Et je suis l'oiseau, et la cage est ma vie. Mais comme l'ombre m'avait fait peur, la nuit d'avant, j'ai hésité. C'est peut-être lui, l'ombre, c'est peut-être un piège, et peut-être que la cage ouverte n'est qu'une apparence. Et si la cage appartenait à l'infinité de l'enfer, et si elle se trouvait dans une autre cage, plus grande, toujours plus grande, où l'on se perd facilement, et où les barreaux sont plus resserrés ?

Ta chère sœur, qui t'aime encore.

Le 20 mai 1995, à Sainte-Marie.

Cher Toi.

Je suis fatiguée. Je suis très fatiguée, et la nuit, je ne dors plus du tout. J'ai chaud, et j'ai froid. J'ai peur, et je suis rassurée. Et j'essaie de dormir. Mais je ne dors plus. Tout le monde me regarde, m'observe. je me lève, je vais à la porte. Je ferme la porte à double tour. Je me dirige vers l'armoire. J'ouvre ma porte. Je fouille les étagères. Je prends ma vieille robe de chambre. Je me réfugie dans cette nouvelle chaleur. Je me baisse. Je regarde sous le lit : il n'y a pas le vivant de l'ombre. mais je vois l'ombre. L'ombre. Elle est partout, l'ombre. Elle m'entoure, elle m'englobe, elle m'encercler. Et je retourne sur mon lit, contre le mur. Et j'ai froid.

Lettres

Et tout d'un coup, j'ai chaud. Je crie, et je me lève. Et je jette les couvertures. Et j'enlève la robe de chambre. Et je me mets à nu dans un coin de la chambre. Mes mains entourent mes jambes. J'ai le menton entre les genoux. Et je me sens nue. Et j'ai peur.

Est-ce là l'effet de l'ignorance ? Je ne sais pas. Si seulement, si seulement on me faisait part du secret... de toutes façons, me diras-tu, je suis étrangère à leur monde. Je ne comprends pas leurs faits et gestes. Je ne sais pas. Je me sens à part. Comme si je vivais sur une île déserte. Et de mon île déserte, je vois leur continent fou, qui bouge, qui bouge, et qui évolue, au fil des années. Et ce continent, c'est notre village natal. C'est Sainte-Marie. Et je crie, je crie, je le renie.

Hier, papa m'a contraint à aller voir l'abbé. Papa aussi m'a dit que j'avais grandi. Peut-être envisagent-ils l'aveu du secret, du moins, je l'espère. Il m'a dit que maintenant je suis grande. Je suis grande et je dois prendre des décisions, et être responsable. Mais responsable... quelle signification pour lui ? Pour lui, qui en dépit de ma maturité me force l'esprit, tentant toujours de me faire adhérer à des idées préconçues, aux idées des gens. La maturité, pour lui, c'est la prise de conscience et l'adhésion à l'opinion publique. Ses idées, ses gestes ainsi me paraissent paradoxaux. Je dois prendre des décisions, et m'investir dans ma vie, par la soumission. Je sens la vie lointaine, je sens la vie se dérouler comme un tapis sous mes pieds. Et je nettoie le tapis. Et je fais la vaisselle. Et je lave le plancher. Et je repasse le linge. Et je me cache pour écrire. Et je cache mes pensées. C'est cela sa maturité. Plus le temps va, plus la contrainte joue un rôle important dans la routine journalière. Enfin, tout cela pour te dire, cher frère, que je suis allée au presbytère. J'ai toqué. Et ouvert la porte. Je me serais cru dans une pyramide égyptienne emplie de tombeaux et d'objets bizarres. L'abbé m'a gentiment accueillie. Nous avons pris la première porte à droite, nous sommes entrés dans ce bureau. Je tremblais. Il était là, éloquent, faisant de grands gestes avec ses bras, et marchant aux quatre coins de la pièce : il parlait. Il parlait des Dieux. Il tentait de me persuader de venir au club. Au club. C'est quoi, le club, Je me retrouve encore dans l'inconnu. Le club, à ce que j'ai compris, c'est une sorte de catéchisme pour les Dieux. Une initiation. Il voulait m'initier au culte des dieux. Des Dieux. Il disait qu'il était sûr de leur existence. Les Dieux nous parlent. Les Dieux font notre vie. Ils veulent une parfaite soumission des hommes. Sans cela, c'est la mort. L'enfer. La mort, la vraie, sans Paradis. Il disait que j'étais née pour eux. Que j'étais leur Christ. J'ai peur. Je ne suis pas leur Christ. Il disait mon destin de passeresse. Messagère entre les Dieux et les hommes.

Non, je ne voulais pas. Mais je devais, je ne pouvais pas refuser. C'était impossible. J'ai dit oui. Peut-être que l'ombre de la nuit, c'était un avertissement. Pour l'abbé, je suis leur envoyée, je suis comme leur reine. La reine. Moi, reine. Te rends-tu compte ? Ils m'obligent à être reine alors qu'en mon intérieur, je le refuse. Voilà Sainte-Marie. Voilà le Sainte-Marie

Lettres

*que je renie. Je suis prise dans les engrenages de cette machine. Sainte-Marie m'a enchaînée, Sainte-Marie m'a enrôlée. Va t-elle aller jusqu'à me tuer ? Je ne sens plus, je meurs peu à peu. Je ne suis déjà plus moi. J'ai peur d'oublier que tu es là. J'ai peur de ne plus être ta sœur.
Je t'aime encore, je T'aime.*

Sainte-Marie, le 21 mai 1995.

Cher Toi.

Aujourd'hui, je suis sortie. J'ai pris la vieille mobylette et j'ai roulé des heures et des heures. Je ne suis pas même rentrée manger à midi. J'étais toujours aussi fatiguée et je me suis écroulée sur le chemin. Je n'avais plus d'essence. Je me suis endormie sur la sèche et ferme d'un été chaud et sec. J'ai dormi, longtemps dormi, tellement dormi que je n'avais plus la notion du temps quand le tonnerre grondant m'a réveillée. J'étais trempée jusqu'aux os. Et la pluie, sans cesse, était plus forte, plus puissance, dans la mesure où la rage du vent la guidait. Car oui, le vent s'y était mis, il soufflait en sifflant comme un ouragan. Je me réveillais dans la tempête de mon moi et de l'extérieur. Comme je suis assez grande pour prendre des décisions, j'ai attendu, longtemps attendu la fin de l'orage.

*Je me bouchais les oreilles, le tonnerre grondait et m'assourdissait. Je fermais les yeux, les éclairs m'aveuglaient et me brûlaient les pupilles. Cependant en me bouchant les oreilles et en m'aveuglant de mon propre gré, j'entendais des voix et je voyais l'ombre. L'ombre obscure était partout dans le jour sanglant. Partout, elle était l'atmosphère. Et les voix se substituaient au gazouillement inoffensif des oiseaux. Elles hurlaient et emplissaient plus que mon intérieur : elles allaient en mon cœur tuer la vie. Violence. Elles me faisaient violence. Elles m'ébouillantaient le cerveau. Je ne pouvais plus réfléchir. Elles me dictaient ce que je dois faire. Elles me dictaient ce que je dois penser. Elles me dictaient ce que je dois être. Et j'écoutais. Je ne pouvais qu'écouter pour me fondre dans l'oubli du froid et de la faim qui me tenaillait. Je n'avais pas peur. Et c'est de ne pas avoir eu peur qui m'effraie maintenant.
Ces paroles m'endoctrinaient et m'ensorcelaient tellement que je me sentais toute pantin. Seuls manquaient les fils à ce jeu de marionnettes. Et l'orage toujours. Et l'orage sans cesse. Et j'ouvre un instant les yeux, c'est le feu qui fait mal. Et je ferme pour toujours les yeux, c'est l'éternité fantomatique qui me guette. Et je les ouvre, et je les ferme. Et je suis entre-deux. Entre-*

Lettres

deux. Je suis frontalière. J'oscille entre vie et mort, et je ne m'en rends pas compte.

Il y a une forêt bleue au fond du ravin, une forêt bleue après le long chemin rocailleux. Et je l'observe. Et la beauté de ce paysage m'emporte tant que j'éprouve le besoin de sauter. Mais je n'ai plus de forces. Je reste immobile. Je suis comme paralysée par la beauté mortelle. Et j'ouvre les yeux. Et l'orage n'est plus. Je hurle. Je hurle jusqu'à ne plus avoir de voix. Je hurle et je hurle, je hurle et je cours, je cours et je cours, mais je tombe. Je suis affalée sur la terre boueuse. Je me sens sale, je tente de me relever. Et doucement je rebrousse chemin. J'avance jusqu'à la route. J'avance. Et je retrouve la mobylette. Il n'y a déjà plus de soleil. Il s'est déjà couché. Je croise une voiture et elle me prend sur son passage. S^{TE}-MARIE. Je retrouve l'enfer après cette douce évasion. Je retrouve le crime, je retrouve le mensonge, je retrouve l'hypocrisie, je retrouve l'inconnu mortel.

M'aideras-tu enfin ? Je T'aime, Ultime Espoir et Cher Proche.

Sainte-Marie, le 24 mai 1995.

Cher Toi.

J'ai passé ces deux derniers jours dans la prière réconfortante. C'est le début d'un long chemin. Un chemin qui durera des semaines paraît-il. Je ne vais plus à l'école, c'est mon premier grand engagement dans le culte des Dieux. L'école n'apprend que des mauvaises choses, des choses contre les Dieux. La prière, d'autre part, m'aide à oublier peu à peu l'orage, et plus je prie, plus je me sens pareille à Eux. Eux, les grands, les initiés. J'aime prier, cela me donne la communion et l'harmonie de mon moi mêlé aux moi d'Eux. C'est relaxant. On s'assoie en tailleur en formant une ronde, et on invoque les Dieux. On leur parle, on démasque leurs peines, nos péchés, et leurs joies, notre prière, et la donation de notre nous. Mais on ne peut pas prier sans se donner la main. Plus tard, m'a-t-on dit, le contact physique entre les membres se renforcera, et l'on priera avec des membres de tout âge ; ainsi le dialogue avec les Dieux sera revivifié et la communion de chacun, meilleure.

En outre, on observe une parfaite transparence : je tends cependant à m'y souscrire, car j'aime t'écrire, mais que tout contact avec une personne extérieure au Club est proscrit, car j'aime penser, mais que l'homme est jugé trop dangereux et trop vil pour penser, car plus ou moins, j'aime la liberté mais que ce mot est condamné. Durant les quelques

Lettres

semaines d'initiation aux principes de bases du Club, transparence et communion avec autrui, temps de prière, vont aller crescendo. Peut-être d'ailleurs vais-j' être obligée de cesser cette correspondance du fait des interdits.

Hier, lundi 23 mai, je me suis levée à cinq heures et demi. A six heures et demi, j'étais au presbytère : on me bande les yeux. J'obéis aux instructions de monsieur l'abbé que nous appelons dès lors « Père ». Et ainsi commence la première séance de prière. La parole nous est interdite, nous écoutons sans penser. J'omets de dire que le lieu dans lequel nous nous trouvons est totalement clos, nous avons longtemps descendu des marches avant de nous asseoir et avant que l'écho de la voix du Père ne nous broie les tympans. Ce lieu, je le pense souterrain, il y fait froid comme dans une lointaine cave. Par ailleurs nous avons été dévêtus, et la toile qui nous protège le corps, est si fine, que je suis glacée.

Je retrouve ces détails comme si j'étais encore dans cette mouvance divine sans fin ni début. Nous n'avons pas mangé de la journée, et lorsque je me suis retrouvée habillée, là-haut, j'étais en hypoglycémie. Il était dix-huit heures trente. En rentrant chez moi, j'ai juste mangé une pomme, je n'avais pas de forces, mais je n'avais pas faim. Ensuite, j'ai été plongée dans une telle impression de souffrance éternelle et de communion, d'accord avec les Dieux, que j'ai sombré dans un sommeil bienveillant.

Aujourd'hui n'a été que répétition, mais la prière a été plus intense, tellement plus intense que je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais, je ne sentais plus le froid, ni la faim, je sentais juste l'odeur horrible d'une crème qu'on passait sur mon corps... pour plaire aux Dieux. Je suis rentrée il y a une demi-heure, mais je n'ai pu mangé, j'ai juste pris cette feuille de papier, pour t'écrire. Pourtant je ne t'enverrai pas cette lettre. Je ne peux me souscrire plus aux règles du club que comme je ne le fais déjà par l'écriture.

Reviens à moi.

Sainte-Marie, le 30 mai 1995.

Cher Frère, qui ne l'est déjà plus, je ne suis plus ta sœur, ni la fille ta mère, et déjà je n'ai plus de père, Géraldine m'est devenue inconnue. Je ne connais plus rien que la nuit, que la nuit de ténèbres intense, profonde et voluptueuse, que je respecte par le silence, qui me torture par la violence de ses paroles. Tout est dit en peu de mots, même les mots ne m'appartiennent plus. Ils me deviennent étrangers. Les mots, les mots auxquels je vouais, auparavant, un culte désespéré. J'ai changé de religion.

Lettres

Je deviens valet des Dieux. J'aime les Dieux, et je n'aime qu'Eux. Toi, tu n'es plus apte à m'aider, et pour cela je te hais, je te hais. Des mois j'ai attendu ton sourire, des siècles, croyant que j'étais encore ta sœur : c'était faux. Comme tout ce qui fait ma vie. Tout est faux. L'homme n'est pas libre, l'homme est sujet. Je commençais à le deviner, je ne devinais pas que les fils du jeu de marionnettes étaient si près, si près à portée de main. J'ai enfin compris le secret, le secret, ou les Dieux. Je ne pourrais plus m'en détacher, je les aime tant, je les aime trop, je les aime sans cesse.

Je ferais sans fin le récit de ma torture quotidienne au papier, je retiendrais les mots tant que je pourrais sous ma cape, c'est le papier, mon plus cher lecteur, ce n'est plus l'homme. L'écriture s'inscrit dans un espace de plénitude qui se suffit à lui-même. Le comprendrez vous, chers mots ? Je n'ai plus que le papier, il sera mon éternité, je n'ai plus que les mots, ils seront mon miroir. Beauté prophétique, que je t'aime. je t'aime toujours, et j'aime les Dieux qui savent le monde et qui te savent.

Cette semaine, la prière s'est encore intensifiée. Quand je n'ai plus les yeux bandés, je les gardent fermés, car ouvert, ils me brûlent. Les premières séances on avait fait des pauses dans la journée, silence complet pendant quelques minutes, pour reposer l'âme, et ce, deux fois par jour. Depuis peu – je n'ai plus la notion du temps qu'en rayant les jours sur le calendrier encore que je me tue les yeux à lire la date – on ne fait plus de pauses. Vers trois heures, je pense, Papa me réveille. Je bois un verre de jus d'orange et, à tâtons, dans la nuit que je crois noire, j'avance.

Dés que je sens la porte du presbytère s'ouvrir, je retrouve le bandeau sacré. Dans quelques jours, après la fête de fin d'initiation, je pourrais l'enlever : je serai alors devenue membre à par entière du club. Je dénoue ensuite ma robe, on m'embaume de la même crème que celle du deuxième jour, et je sens alors le voile glisse sur ma peau. Puis je suis encore les mêmes ordres, droite, gauche, escaliers, gauche, escaliers, gauche escaliers...droite, gauche, s'asseoir...Et toujours le même scénario, dans un contact physique qui grandit. La ronde est plus resserrée. On s'est tenu la main, le message passait ensuite par le contact front / main, mais hier, je sentais les mains de mes voisines en bas de mon ventre, qui devaient sans cesse appuyer, tandis que moi-même, je gardais la position.

Un nouvel événement s'est produit hier, chacun a tour de rôle a dû prendre la parole pour dire des choses bizarres, on répondait à des questions, on disait toujours la même chose, mais je ne me rappelle pas exactement, on devait dire nos désirs, nos peurs, je crois, et je crois que j'ai parlé d'une personne qui est loin de moi mais que je connais bien. Je ne sais plus de qui je parlais.

Lettres

Sainte-Marie, le 12 juin 1995.

Je ne pourrais bientôt plus écrire. Je vais quitter ma chambre. Je vais même quitter ma maison. Je n'aurai plus d'adresse. Je n'existerai plus pour les autres hommes. Je ne sortirai plus du presbytère. Je vais me consacrer pour toujours à la prière. Avant, la prière commençait à trois heures et finissait à minuit. Maintenant, elle sera sans fin. Je commence demain. Je n'arrêterai plus. Juste trois pauses dans la journée où je serai seule. J'aurai une pièce à moi. Cela m'apprendra plus encore mon rôle de passeresse : je ferai chaque jour la route qui mène de la vie à la mort et de la mort à la vie. Mais avant d'affronter la mort, il faut se préparer. C'est pourquoi pendant un mois, je vivrai sans sortir dans la transparence totale du Père et des autres, dans une soumission totale aux Dieux, dans une Prison totale. Ce sera la souffrance parfaite pour le meilleur des Paradis.

C'est aussi sûrement la dernière fois que je peux te faire vivre, Frère lointain, la dernière fois que je peux arroser d'eau le souvenir d'une mère éphémère, la dernière fois que je peux dire Bonne Nuit à papa. C'est l'ultime pas avant le savoir absolu. Je saurai la vérité de mon moi, je saurai le paradis natal de mon âme, je saurai l'homme et le monde, je saurai reine devant les Dieux, et utile à l'humanité en quête du savoir. Je serai celle que je dois être en silence mais que je connais encore si peu. Je vais mourir en paix et je ressusciterai chaque jour dans la prière. Et la souffrance sera bonheur, la guerre sera paix.

Je m'engage à partir sans bruit.

J'ai encore avancé dans la transparence, mon corps est le corps de l'homme, il n'est plus l'ombre de la honte humaine. Il méprise le voile, il est nu dans les moments de prière, dans les moments de répit aussi. Chacun est nu, le corps est si commun.

Aux premiers jours de jeun ont succéder les journées incommensurables de boissons. Nous buvons : l'alcool accentue la communion. Un entonnoir dans la bouche, nous buvons, les yeux fermés, nous accédons à une autre dimension. Et toujours reviennent à notre esprit les mêmes images : images de sang. Dans notre état idyllique, nous sommes plongés dans la lumière vivace du sang rouge, un rouge qui brûle qui fait mal. Des heures, le dialogue avec les Dieux se fait ainsi. Et soudain, tu ne peux plus même respirer, ton nez est bouché et tu aspiras, tu aspiras et soudain plus rien. Juste des successions de formes bleues, rouges ou jaunes ce sont les Pensées colorées. C'est l'apogée de la communion céleste.

Dans une tendresse sans précédent, la tension physique monte, je sens les mains de mes voisines entre mes jambes. Et je sens, je sens. La fin de la séance approche.

Lettres

C'est dans cet ordre commun que je désire vivre, crayon. Mais ceci n'est qu'une initiation à mon futur rôle. Je m'apprête à mourir dans l'essence de la douleur glorifiée.

2- Bestialité de l'homme

Sainte-Marie, le 11 juillet 1995.

C'est ma dernière pause, la dernière des dernières. Dernier retour à l'humanité. Dans quelques minutes, je retrouverai la douce souffrance. J'observe ma chambre, j'emplis mon souvenir futur de détails. Ma table de chevet, mon réveil, le tas de ces lettres perdues qui ne furent envoyées faute de moyen, le cran au bureau, les motifs sur ma couette, mon bouquin préféré. Rien n'est plus à moi que ces souvenirs et que ce crayon de papier.

Je me sacrifie enfin aux Dieux. A leur bonheur. Un mois pour connaître les plus vives douleurs terrestres. J'ai tout connu. Et j'ai eu mal, j'ai toujours mal, mais je suis grande et j'ai choisi cette douleur. J'ai choisi mon coin de vie, ma cage, où je suis tenue prisonnière durant les quelques minutes de la journée où je ne prie pas. J'ai choisi ces barreaux de fer, que je sens froids dans mes mains moites. J'ai choisi ce sol terreux où je m'assoie dans la même nudité de la naissance humaine. J'ai choisi l'obscurité pour me donner à leurs mains. Ces mains qui façonnent ma douleur, mon être. J'ai choisi ces boissons chaudes, ces fumées intenable. J'ai choisi de donner mon corps à la bestialité humaine qui brûle, qui fait mal, qui grave en ma chair le symbole des Dieux. J'ai choisi mon festin, cette purée infecte, qui sort de je ne sais où, j'ai choisi mon dessert, cette glace, qui paraît-il, ne fond jamais. Et je n'ai plus peur, je n'aurai plus jamais peur.

La peur, c'était l'inconnu. Mes sens maintenant connaissent tout. La puanteur de la pisserie, de la merde, de la sueur animale mais humaine. Les odeurs de la crasse, des bêtes – porcs, vaches, moutons – avec qui je vis continuellement. La moiteur des mains qui me touchent. La glu masculine qui m'arrose. Les cris de jouissance des reproducteurs de membres. Je suis née ici dans la crasse sordide, et mon destin était déjà tracé, je me mets en parfait accord avec lui. Je n'ai pas de véritable mère, c'était l'ancienne reine, et je m'en vais la remplacer. Il n'y a qu'une femme reproductrice, c'est elle, c'est moi, c'est la reine.

Lettres

Elle fait le lien entre vie et mort, elle enfante de la mort, elle renvoie à la mort. Et son rôle est de se donner. Et plus encore je me donnerai après demain. Je me ferai passeresse pour les Dieux, je perpétrerai le club par ma libre donation. Et je vivrai sans arrêt dans la prison. Dans ma prison. Je n'ai pas de raison d'avoir peur, je connais presque tout.

Adieu donc à la paix ! Née de l'enfer, j'y retourne... Née du Paradis je le découvrirai...

*L'enfer monte en son esprit.
Gravé dans le bois des souterrains.*

Que l'ombre fasse jour, la mort m'a encerclé. J'ai les pieds attachés, les mains liés. La reine est au centre de la ronde. C'est la première fois qu'elle voit la ronde. La ronde lui fait mal aux yeux. Mal. Jamais vu de souffrance pareille. Personne n'a les yeux bandés, ce sont tous ici des initiés. La reine va se donner, pour la première fois. Premier voyage vers la mort. La reine sert les dents : elle a un peu peur, c'est son destin qui se réalise ici. Mais déjà l'entonnoir, et puis la fumée. La reine n'est plus là, elle est partie. Mais la douleur vient, la souffrance la prend. Que la reine aime la souffrance ! La reine est devenue reine, elle a mal au ventre. Mal. C'est l'enfer absolu, elle atteint le savoir absolu. La souffrance absolue. La reine sait sa naissance, elle sait le secret douloureux de sa mère, la reine sait la purge, sait la pureté, sait la bestialité humaine. C'est cela la bestialité humaine ? Douce joie que de savoir le bien des Dieux. Et chaque jour sera de même, des dizaines de fois par jour, se donner aux humains pour satisfaire l'infinité de Dieux. La reine ne refuse pas son destin, la reine sait la vérité.

Peu à peu je suis revenue à l'atrocité de la salle de culte, creusée dans la Terre humaine, emplie de bêtes humaines, tous affreusement hommes et femmes nus. Nus comme la vérité, comme la transparence. Qui se vouent entiers au culte des Dieux. Une tête parmi l'obscur foule des habitants de Sainte-Marie, une tête si commune, la tête d'un père. Un père. Mais peut-on savoir si mon père est mon père ? Je suis née de rien. Je n'ai rien d'autre que ce culte. Ce culte de souffrance, face à la reine en partance définitive pour l'autre monde. Maman ! Maman ! Pourquoi ? Pourquoi s'être données de cette façon aux Dieux ? Pourquoi la vérité fait-elle si mal ? Je n'ai rien choisi. On ne choisit pas. Et j'ai peur

Lettres

soudain, alors que sous l'engin énorme qui tranche les têtes, je vois celle de Maman. Je savais la Souffrance de Soi. Je ne savais pas la Souffrance des Autres. Je ne voulais pas la Souffrance des Autres. Oui, l'Autre est ta vie, l'inconnu est ta vie. Mais a t-on, même pour les Dieux, le droit de jouer sur la vie des Autres ? J'avais le choix hier. Je l'ai perdu. Je suis là pour toujours. Ma Maman retourne au pays natal de son âme. Au pays natal de tous. Elle retourne au Paradis. Elle vient de quitter l'enfer terrestre.

Elle est déjà loin. Si loin. Trop loin. Elle n'avait pas le choix. Elle est née dans un monde où on croit être libre de choisir sa prison, mais où la prison est dictée par les mains qui jouent avec les fils soudés sur les pantins que nous sommes. On est tous plus ou moins pantin. J'ai choisi ma prison, mais j'ai gardé l'humanité évasive. J'ai choisi ma prison, la prison de ma vie, et j'y meurs peu à peu, dans ma tête, dans mon corps souillés par la bestialité. Tous obéissent, aucun ne réfléchit. Je ne leur en veux pas. Trouver la clef de la liberté n'est pas donné à tous. J'ai eu la chance d'avoir l'écriture et jamais je ne l'oublierai. On n'échappe pas à l'emprise de son destin. Mais quel est le destin de l'homme ?

N'est-il pas semblable pour tous ? Tous, solitaires, nous nous posons les mêmes questions. Nous réfléchissons tous en fonction de ce que nous savons. Mais l'homme dans l'univers ne sait rien. Qui est-il ? Et d'où vient-il ? Il croit savoir par ce qu'il sent, mais ses sens sont trop limités, trop subjectifs pour qu'il soit apte à comprendre le fonctionnement du monde.

Je suis prise au piège. Comme un rat. D'ailleurs, aujourd'hui, je lui ressemble beaucoup, au rat, à vivre nue, à quatre pattes, dans un vieux souterrain. Elle est loin la grande rébellion de l'homme, il est loin, l'homme avec un grand H, si loin. Mais où est-il, pourrais-je trouver un jour l'issue de ce labyrinthe ? Je pars mourir comme les taupes.

Je me suis plongée des jours et des jours dans la prière et la donation de mon Moi, mais sans savoir pourquoi. Je croyais avoir choisi. Mais non, on m'a dicté pendant des nuits d'inconscience mes futurs faits et gestes. On m'a bourré le crâne du culte des Dieux que je continue à respecter dans ma solitude. Et je ne voyais pas, je n'étais pas apte à choisir. Et ce choix était inscrit dans le ciel depuis ma naissance. Si seulement j'avais su que remplacer ma Maman était la tuer ! Certes, elle est retournée au Paradis. Certes, elle ne souffrira plus. Mais dois-je vraiment accepter d'être pantin, dois-je accepter qu'on soit tous pantin sans le savoir ? J'entends déjà à ma mort le remords intérieur de ma future fille, future reine qui se donnera entière au culte des Dieux. Et si les Dieux méprisent l'humain, moi, je refuse de mépriser la bestialité humaine qui donne

Lettres

naissance aux reines. Je n'ai peut-être pas choisi, mais je veux que ma fille ai le choix de son être. Je ne souhaite pas sa souffrance, je hais la Souffrance des Autres. Pourquoi l'homme met-il si longtemps à réaliser qu'il fait mal à l'Autre, qu'à enfanter, il enfante la douleur de l'autre ?

Et que faire quand on se sait pantin ? Qu'on sait que l'autre sera pantin de sa société ? Entre les clichés qu'on lui infligera dès sa naissance, et ses idées qui seront fruit de la manipulation des cerveaux, des médias ? Je suis longtemps restée passive. Passive, à attendre le retour de mon cher frère. Mais Frère, es-tu dans la foule des membres qui m'observent comme une bête après chaque enfantement symbolique ? Etait-ce là ton départ pour le Monde ?

Qui peut savoir ta vie ? J'ai beau tenir entre mes mains le savoir absolu, je reste inerte quant à ta position... T'es-tu libéré des grilles que Sainte-Marie a mises sur pieds pour qu'aucun de ses enfants ne puisse s'enfuir ? Ou es-tu devenu l'homme commun qui accomplit son destin en accomplissant la Souffrance de l'Autre ?

Je ne te demande pas de me libérer de mon moi, car mon moi est maintenant prisonnier des rouages de la machine infernale du destin, qui ne peut faire marche arrière. L'homme aujourd'hui réfléchit si subjectivement qu'il n'a pas encore trouver la clef de la machine à voyager dans le temps. Elle est pourtant sous vos yeux. Il vous suffit de dépasser les apparences, de vous dépasser vous-même.

Et qu'importe de m'aider, j'ai en mon esprit gravés tous les principes du culte des Dieux. Sans aucune exception. Seule l'usure des années pourrait enrayer les détails de la sculpture de mon moi. Comment oublier en un instant toutes les valeurs, et toutes les normes qui guident notre vie ? Le savoir absolu n'a pas toutes les réponses. Il sait le pourquoi, mais ne sait le comment qui suit.

Il a suffi que la rébellion enflamme les paroles de la reine pour que la communion soit brisée. Père, excusez moi d'avoir tué l'harmonie. Excusez moi, mais on n'a pas toujours le choix. Sachez que j'aime les Dieux, mais que je refuse la Souffrance de mon Prochain. Sachez que je n'enfanterai pas deux fois la douleur d'une enfant qui naîtra dans l'obscurité. Je veux bien mourir, mais je ne veux pas que demain meure ma fille. Je veux casser avec la machine qui nous moule.

Je parle, je parle, mais je sais que je n'ai pas le choix. Dans l'esprit, je me révolte, mais les pieds et les mains liés, je ne peux me révolter dans les gestes. Et d'ailleurs, la souffrance mortelle revient, ce n'est pas la douce souffrance, c'est la souffrance de savoir que ma fille souffrira de

Lettres

même. Et maintenant, allongée sur la table en silence, je commence à m'endormir. La salle de culte devient peu à peu salle de tortures. On punit mes idées. Je souffre d'avoir des idées qui s'opposent à l'opinion du club. Et j'ai mal, j'ai mal, je n'ai jamais eu autant mal. Je sais qu'aujourd'hui, ils tuent mon être. Je sais que demain, ils décapiteront mon cadavre. Et je n'ai pas le choix. Je suis prisonnière. Que peut faire une prisonnière qui vient d'assister à l'exécution de sa mère ?

Je vois au-dessus de ma tête cette glace qui ne fond jamais, et que je suce, que je suce, je n'ai pas le choix. Je n'ai pas bu, je n'ai fumé et je suis consciente, et la conscience d'être me fait mal. Et en même temps, je sens cette irritation entre les deux jambes qui va crescendo. La conscience me fait toujours plus mal. Et j'ai mal, et j'ai mal, j'ai mal de ne pas avoir les mêmes idées qu'eux. Et ils brandissent par ses cheveux à ma vue, une tête qui m'est familière. Et le sang goutte sur mon corps et je voudrais vraiment être morte, ou au moins, à demi consciente. Mais la réalité, la vérité est trop dure à supporter. Et je regarde le visage de l'homme qui tient cette tête, et je reconnais ce visage, et je me dis que ce n'est pas mon père, et je veux plus encore m'éteindre dans la douleur.

Qu'importe de vivre quand la véritable solitude s'empare de vous, qu'importe de vivre quand on souffre et quand on sait que sa disparition ne tuera personne ! Parce que personne ne vous comprend. Parce que vous seul reconnaissez l'Étreinte que la société opère sur ses membres. Parce que personne ne vous croit, mais que pour une fois, vous avez raison.

Cher Frère aide moi à sortir de ces oubliettes sans fond et sans ciel.

Cher Frère, tu restes aujourd'hui mon dernier espoir, j'espère que tu es omniscient car jamais tu ne sauras ce que je suis devenue. Sous l'église de notre village maternel passent des souterrains militaires qui furent creusés et servirent pendant la guerre de 1939. Je suis prise au piège dans ce gigantesque labyrinthe. Après les sévices sexuels qu'ils m'ont affligés ils ont ouvert une grille de fer qui donnait sur un trou. Je me suis retrouvée au fond de ce trou, inconsciente. Je ne sais combien de temps après, je suis revenue à moi. Je ne voyais plus grille. Ils ont dû la refermer et la recouvrir de terre.

Depuis je suis là, au milieu des squelettes, à graver avec du fil de fer barbelé de vieilles planches de bois. Je ne sais que faire, alors j'écris, j'espère, en écrivant. Mais je ne t'imagine même plus retrouver ma trace, c'est strictement impossible. Le rêve a ses limites.

Lettres

Les galeries creusées sont gigantesques, et j'ai beau avancer, et aller partout où je peux je n'ai toujours pas trouvé d'issue secrète. Toutes les sorties ont dû être rebouchées après la guerre.

Et ici, la faim me tenaille, je vis nue comme une taupe qui se cache, je cherche la moindre charogne à manger. N'est-il pas un rat mort ? Je mangerai tout et n'importe quoi, mais je ne trouve rien. Je vis dans la misère la plus certaine, dans la souffrance physique la plus profonde, dans le désarroi le plus suicidaire. Mais l'affreux de mon cauchemar est que je ne puisse mettre fin à mes jours brutalement, je meurs progressivement, et cette mort n'en est que plus douloureuse. Où sont passés les Dieux que je louais sans avoir peur ? Où sont-ils ? N'ai-je pas assez souffert pour mourir tout de suite ?

Tout est dit, je suis en possession du secret, mais je ne pourrai jamais le transmettre à quelqu'un. Si seulement je trouvais une issue ! J'avais raison après tout, la cage ouverte avait des apparences trompeuses, elle ouvrait sur une cage plus grande encore, où l'on se perd plus facilement, et où les barreaux sont plus resserrés. L'écriture seule aurait pu me sauver, mais je ne lui ai pas fait assez confiance. Les mots sont toujours méprisés par tous. Et personne, jamais personne ne s'occupe d'eux. Ils sont pourtant si importants ! On ne saurait vivre sans mots ! S'ils n'étaient pas là, peut-être croirais-je encore me donner librement aux Dieux, mais si tel n'est pas le cas, je serais déjà morte de désespoir dans ces galeries sans fin ni commencement.

D'autre part, cher Frère, si ces galeries sont pour moi si cruelles, elles me permettent au moins de me reposer. Cela fait une éternité que je n'ai pas dormi. Comme je ne trouve à manger, et comme je ne trouve d'issue, comme je n'ai plus de forces, je passe la plupart de mon temps à dormir, dormir. Je dors d'un sommeil profond, mais toujours en rêvant des maux d'hier, des souffrances par lesquelles je suis passée pour l'adoration des Dieux, mais que j'ai refusées ne souhaitant moi-même engendrer la souffrance d'une nouvelle personne.

Je dors alors mais je ne mange plus, j'avale de temps en temps quelque morceau de mes excréments, et quand j'ai vraiment soif je bois ma pisse. Cher Frère, mes propos te frapperont sûrement, si un jour tu lis ça, mais comprends que le fil de ma vie n'aura pas été facile. Manger et boire ce que mon corps rejette m'importe peu face à tout ce que j'ai vécu jusque là ; ce n'est qu'une humiliation de plus, dans toute la bassesse de mes actes quotidiens, depuis des semaines.

C'est dur à dire qu'aujourd'hui, j'en suis arrivée là, mais j'ai rompu avec la machine dans les engrenages de laquelle j'étais prise. Comprendras-tu que j'ai retrouvé ma liberté au prix de cette prison ? Plus le temps va, plus je me sens libre, et c'est cette impression de liberté que je

Lettres

vénère aujourd'hui. Cette liberté, si chère à payer, mais qui vaut tous les sacrifices du monde...

Si un jour on me retrouve vivante, peu m'importera le regard des autres. Regard de pitié, regard d'amour ? Qu'importe, tant que je puisse un jour retrouver la liberté de vivre totale vers laquelle je m'achemine en oubliant. Un grand merci aux mots.

Plus le temps passe, plus je vis ma mort. Dans l'oubli du monde, je cherche moi-même à oublier les autres. Les autres, la société, le club, qui m'a tué, et qui bientôt, me décapitera. J'attends la perfection de la mort comme on l'imagine. Et dans cette mort éternelle, parfois, je réfléchis. Je pense. Je m'envole dans mes ultimes pensées. Que le destin cyclique du club soit brisé pour toujours ! La souffrance n'était que l'engendrement d'une autre souffrance, et peut-être en mon ventre vit déjà cette future Souffrance... Ai-je peur de devoir donner naissance à cette reine ? J'ai peur aujourd'hui de l'avenir, quel qu'il soit. Si ma vie n'est plus humaine, si ma vie se résout maintenant à ce souterrain, elle est ma seule présence, et plus le temps va, plus elle se suffit à elle-même.

Je vis comme la taupe du jardin, je deviens la taupe du jardin qui est inconnue de tous sauf du jardinier qui cherche à la tuer. Mais jardinier, ne sais-tu point qu'elle est déjà morte ? Ne sais-tu point qu'en vivant sous la terre, elle refuse son assujettissement aux lois de sa société ? Ne sais-tu point qu'en vivant repliée sur elle-même, la taupe refuse son destin de victime ? La taupe ne mourra pas d'un coup de pelle sur la tête, en tentant vainement de s'échapper de la terre, elle n'essaiera plus d'accéder à la liberté totale. Déjà, elle a retrouvé la liberté de penser : son être meurt l'esprit évasif et solitaire.

Seule la peur pourchasse cette liberté : la peur de n'être pas tout à fait libre, la peur de rester accrochée à cet enfantement de souffrance. La peur d'être enceinte et de savoir la mort qui viendra à la naissance de la nouvelle reine. La peur du jardinier est contrainte, rappel de la prison.

La peur aussi d'être toujours sous le regard impitoyable des Dieux. La peur d'être jugée en tant que traîtresse. La peur de se dire qu'on a rompu avec le tous de la société. La peur simpliste de la solitude. La peur de retrouver l'ombre de la nuit, la peur de retrouver l'orage du jour sanglant. La peur de l'avenir mêlé à la peur du passé. La peur d'un présent qui n'est déjà plus là, la peur d'un présent qui court, qui court avec le temps. La peur du temps qui n'est que succession d'événements. La peur du présent qui lie passé et futur et qui n'est pas réel.

Lettres

J'avance en rampant sur le ventre, dans mon habit de chair dépecé. J'avance dans l'insalubrité la plus misérable. Mon état physique est déplorable. Mes ongles ont poussé, ils sont emplis de terre humide. Mes mains, je les imagine noircies par les jours sans fin passés ici. Je remarque la maigreur de mon corps, dont la peau n'est plus douce en raison de son contact incessant avec cette même terre humide. Et quand je touche mes cheveux, je ne peux plus les lisser, le temps les a durcis, emmêlés. Et dans cet état, j'avance parmi les vers de terre. Je creuse la terre toujours plus de mes mains et de mes ongles, je creuse la terre sans cesse maintenant. Je me fais toujours plus bête de terre. J'adopte son physique, j'adopte son mode de vie. Qu'importe d'être là, demain ne viendra jamais, comme hier n'a pas encore vu sa fin ! Aucun repère dans ces galeries souterraines. Il n'y a pas de jour, il n'y a pas de nuit, il y a juste quelques sensations tactiles ou olfactives. Il y a juste qu'ici la terre est un peu plus sèche, que là elle est beaucoup plus humide. Il y a juste qu'ici on sent la charogne, et que là on ne sent rien. Il y a juste des petits bruits pour taire le silence. Des bruits à peine perceptible par leur éloignement. Et des bruits qui résonnent sans fin, comme ma respiration mise en difficulté par le manque d'air.

Et je vis dans cette perpétuelle mutation de mon corps, qui adopte les conditions naturelles dans lesquelles il a été transporté, je vis cette mort humaine et cette renaissance animale. Je vis dans la bestialité humaine en pensant l'humanité céleste et la liberté individuelle.

Suis-je en train de m'éteindre ? Je meurs. Bribe de pensées. Froid et humidité intenable. Faim. Soif. Manger. Boire. Cadavre mourant. Mort éternelle. Dieux. Regrets. Souffrance. Choix. Destin impitoyable. Amour des Dieux. Vouloir souffrir. Tiraillements ventraux. Le sang ne coule plus. Peur. Enceinte. Vouloir tuer. Souffrance naissant dans entrailles de bestialité humaine. Ignorance de mort. Fausseté du savoir absolu. Fausseté des sensations humaines. Rébellion mortelle contre société. Comment ?

Quand ? Plus de temps. Temps a disparu. Temps est invention. Tout immobile. Eternité. Glaciers. Froideur. Peur. Peur d'être. Mort inconsciente. Vouloir entonnoir et fumées. Vouloir inconscient. Vérité et réalité trop dures. Faible. Plus de forces. Frère...

« Frère, Frère... ! »

Cris, silence. Orage. Eau tombe. Terre partout humide. Assourdie. Tonnerre. Grondement sourd et lointain. Retour de l'ombre. Qui ?

Colère des Dieux. Colère fantastique. Moi traîtresse. Puniton éternelle. Remords sans fin. Peur sans fin. Rêve silencieux. Cauchemar

Lettres

silencieux. Solitude. Paradis impossible. Traîtresse. Enfer éternel. Colère des Dieux. Châtiment divin. Conscience malade.

Prisonnière des entrailles de la terre. Ne me relâcheront jamais. Condamnation à enfer. Enfer impitoyable. Salle noire et obscure. Terre vile. Société incompréhensible. Peur des Dieux. Dieux existent. Savoir absolu. Dieux veulent souffrance éternelle des gens sur terre. Veulent engendrement de souffrance par la souffrance. Veulent soumission totale des hommes. Hommes tous prisonniers mais croient en liberté. Hommes ont tort. Hommes marionnettes. Fils des marionnettes sont tortures mentales et physiques du club. Club bénéfique. M'a fait accéder à ce savoir. Au savoir des Dieux qui tirent sur les fils des marionnettes.

Mais mort voulue. Mais mort impossible. Liberté fuit. Liberté se restreint. Les mots partent. Mon cœur s'en va déjà. Je ne suis déjà plus là. Moi morte. Moi enterrée depuis années. Moi bête. Moi sans pensées. Moi animale. Peur. Moi survivre par les mots libres. Mais les mots libres refusent prison souterraines. Mots et prison incompatibles. Vengeance des Dieux. Adieu.

3- La fin.

Paris, le 10 octobre 1995.

Chère sœur.

Le temps de nos retrouvailles approche. Il n'y a plus que Toi en mon cœur. Ma femme est lointaine. Si lointaine. Je me rends compte qu'il n'existe de plus dure prison que le remords. Remords de t'avoir quittée. L'automne m'encercle déjà. A Paris ou en Province, dans toute la Terre, l'agonie de la nature débute. Mais l'automne, si cruel, je l'aime beaucoup. Je sais qu'il est temps de rentrer, l'automne m'a dit ma présence en ton cœur. L'automne m'a dit le souvenir. Il m'a dit le passé. Je croyais, chère sœur, pouvoir me passer de ma terre natale. Je croyais que mon âme n'avait qu'une essence en elle, la liberté. Non, je me suis trompé : mon âme connaît l'amour. Mon âme n'est pas impassible. Elle a besoin du souvenir, elle a besoin de l'espérance, elle ne peut vivre seulement du présent. Mon âme a besoin de tes mots, de ta parole. Elle a besoin de t'aider à surmonter le secret. J'espère ne pas arriver trop tard. Ensemble, nous pourrions renâître,

Lettres

mais il est impossible que chacun de nous renaisse en solitaire. La solitude n'a aucun sens. Elle est partout, mais je sais la contourner.

Comprendras-tu le regret intérieur que j'ai eu à ne pas te répondre plus tôt ? J'avais peur de moi. J'avais peur de m'enrayer dans les engrenages de Sainte-Marie en tentant de t'aider. Quelle erreur impitoyable ! Seul, l'homme ne vit pas, mais avec un peu d'amour en son cœur, un peu d'humanité en ses pensées, l'homme survit à tout. Il est si grand, l'Homme.

Depuis mon départ, j'ai vu beaucoup de pays. En prenant le train à Reims, en posant le pieds à Paris, j'effleurais déjà la liberté, je la caressais. Paris, j'ai vu la Tour Eiffel, j'ai vu le Trocadéro, j'ai vu la cathédrale Notre-Dame, j'ai vu la Seine, j'ai vu le Louvres d'antan, j'ai vu le Montmartre des livres, j'ai vu les artistes s'évader dans leur art. Paris. Je sentais déjà la liberté. Comprendras-tu cette infinie sensation d'évasion, qui m'a poussé à partir encore plus loin ? A ne pas rentrer ? Longtemps, je suis resté dans ce monde, béat dans la grandeur de la liberté, étouffé par la chaleur de ce Paris commun. Longtemps j'ai gardé dans une poche de mon sac de voyage de vieilles enveloppes, pas même ouvertes. Elles étaient là, devant moi. Mais pour rien au monde, pas même Toi, je ne les aurais ouvertes. Lire ces lettres aurait tué la grandeur de cette liberté toute nouvelle en mes veines. Et je me suis obstiné des mois et des mois à ne pas les lire. Je les gardais avec moi. N'était-ce pas déjà une forme de contrainte dans la mouvance de ma liberté ?

Au mois d'avril, je me décidais à partir, j'emmenais avec moi tes lettres, je laissais à Paris ma femme et mes enfants. Ô, famille que j'aime tant, m'en veux-tu toujours autant ? Je voulais voir d'autres régions, je voulais découvrir d'autres cultures. Comme tu le devinais si bien, ma curiosité n'a pas de limites.

Chère sœur, j'ai vu l'Allemagne après la Belgique et le Luxembourg, j'ai vu l'Italie après la Suisse, j'ai vu l'Afrique, après l'Europe, dans une misère totale, dans la solitude de mon moi. Et je pensais à mes enfants, et je pensais à ma femme. Cette pensée m'était déjà barrière à la liberté. Le comprendras-tu ? Par le Portugal, par l'Espagne, je retrouve la France.

Peut-on dire que j'avais abusé de ma liberté, que je m'en étais lassé ? A Paris, je retrouvais Nicole, Jérémy et Louise, qui avaient beaucoup grandi. Et soudain, je découvre quelques lettres, mises de coté pour moi. Soudain, je découvre quelques mots, si lointain dans le temps...

As-tu cessé de m'écrire ? La présence de tes lettres disait mon souvenir encré dans ta tête. Mais l'absence de tes nouvelles me dit ma mort. Pour ma sœur, je n'existe plus. Je comprends avoir tué mon état de frère, je comprends t'avoir faite fille unique en quelques mois et par pur égoïsme. Je comprends doucement l'irréparable, tandis que Jérémy et Louise me sautent

Lettres

dans les bras. Comprends-tu, je ne peux plus les laisser, je les aime trop. Je leur crie « Je Vous aime ! », dans chacun de mes rêves agités. Ma liberté a fait place à un amour sans limites. Je les aime, et je t'aime sans limites. Je ne pourrais vivre sans Eux, Ils ne pourraient, j'imagine, vivre sans moi.

Je sais alors le temps de nos retrouvailles, je sais le temps d'un amour nouveau entre nous deux, je sais la Beauté de toute correspondance réciproque. Je sais l'Amour, depuis que je sais les limites de la liberté. Qui peut partir l'esprit libre en aimant l'Autre ? L'Autre est ta vie, l'Autre est ton toi dans la grandeur de l'Homme. Tu ne peux pas vivre seule, non, personne ne survivra à la solitude. La prison de la solitude n'a pas de clef, seule la parole peut ressusciter.

A ma chère sœur, laquelle je prie de m'écouter et de m'excuser, je T'aime tant.

Paris, le 22 octobre 1995.

Chère sœur,

Nous avons échangé nos rôles. Je n'ai pas de réponse, pourtant j'écris. Mais c'est ma punition. Même un homme marié peut être puni quand il le mérite. Et c'est mon cas. Je suis si petit, je me sens si faible. Voilà que je comprends ta position, voilà que je comprends l'absence douloureuse, voilà que je comprends la prison dans laquelle tu as dû t'enfermer en m'écrivant. Une prison fictive. L'obsession d'une réponse. Et qui plus est, je te sens si jeune, si faible. Je comprends mon unique erreur, fatale. Es-tu toujours là ? Je t'appelle maintenant au secours, en te demandant de me répondre. Ne me laisse pas m'enfermer, me cloître dans la même prison que Toi ! J'ai besoin d'aimer ! On ne peut pas aimer un bout de souvenir, une photo chiffonnée, on aime les gens, on aime pas l'image de leur être ! Dis-moi qui tu es ! Je te dirai qui je suis !

Brisons ensemble le silence mortel de l'absence et du défaut de l'Autre ! Chère sœur, je ne sais plus que faire pour que tu me reviennes, sache mon Amour ! On partirait ensemble, je sais l'emprise du club, ne te laisse pas enfermée dans leur logique de souffrance ! Aucun Homme n'est assez Homme pour souffrir tant ! Refuse la promesse du Paradis ! Refuse ton destin ! Viens et suis moi, s'il est encore temps ! Je ne te demande qu'un mot, montre-moi ta puissance, fais preuve de ta force ! Je sais que tu peux t'en sortir ! La solitude, la véritable, n'a pas de clef, mais tu n'es pas seule, sache-le, tu n'es pas seule. Et oublie une minute leur Paradis, aucun Paradis n'existe au prix de l'enfer !

Lettres

Si tu savais le désarroi dans lequel je me trouve ! J'ai si peur que tu connaisses déjà l'enfer de l'auto-engendrement de la Souffrance ! Tu es si jeune, ils n'ont pas le droit de nous manipuler ainsi, je connais leur jeu. Refuse-le. Refuse leurs promesses ! Dans la vie d'un Homme, l'Aimer est le seul enjeu qui vaille. En aimant, tu ressusciteras les fleurs. Aime, le printemps fera jour sur nos cœurs. Nous sommes tous deux nés de l'enfer, mais laisse ton destin de côté, n'y retourne pas ! Notre famille n'est pas, mais qu'importe, nous sommes humains tous deux, je le sais ! Ne te laisse pas emporter dans leur bestialité !

Ici, je marque dans mes propos la déchirure de l'homme, je marque sa dualité en réfléchissant au niveau humain. Mais réfléchis au niveau universel ! Qui est l'homme ? Quelle est sa place sur la terre ? Et d'où vient-il ? Je sais que les Dieux te proposent une réponse synthétique, je sais qu'ils te donnent la clef du savoir absolu, ne te laisse pas prendre au piège ! Sois toi ! Vis ta vie ! Libère-toi pour aimer ! Qui est l'homme ? Quelle est sa place sur la terre ? D'où vient-il ? Forme toi-même tes idées ! Tu n'en seras que plus forte !

Je sais, le chemin est long et rocailleux, je sais, tu n'as plus de forces : laisse mourir en paix tes idées préconçues et réveille-toi dans le renouveau ! Tu verras ainsi comme la mort est douce ! Laisse-toi aller, le radeau de ta vie te portera où il voudra, mais ne confonds pas destin céleste et prison ! Laisse-toi partir, envoie-toi le plus haut possible, tu verras comme la terre est belle de loin ! Va dans ta liberté, libère-toi comme tu peux, la libération fera place à l'amour : en étant Toi, tu aimeras l'Autre...

Je T'aime tant, Petite sœur, écoute-moi.

Paris, mois de novembre.

Chère sœur,

Avant-hier, je me rendais compte de ma faute : regrets et culpabilité m'inondaient. Hier, je tentais de t'aider, mais sans résultat : aide-moi à t'aider ! Crache-moi au visage : je le mériterai bien ! Ton image obsédante m'encercle où que j'aie. Je tente de m'évader dans les mots, mais revient le « tu ». Quand je me lève, le matin, quand je prépare le petit-déjeuner, quand même je réveille Jérémie et Louise, quand le sourire de Nicole me réchauffe le cœur, je n'ai qu'une image devant mes yeux, c'est Toi. Quand j'entends les uns et les autres se disputer, quand la voix de Nicole pénètre mon intérieur, quand j'écoute Andréa Bocelli, ou même Mozart, je n'ai qu'une voix, douce, dans ma tête, c'est la tienne. Tu es

Lettres

partout dans ma vie. Tu fais le tout de ma vie. Mais tu n'es pas là. Ton absence est obsédante... Et que faire, pour t'aider, peu à peu j'entre dans une logique qui me dépasse, j'oublie ma vie, il n'y a plus que la tienne qui compte, mais elle me fait tant défaut que je m'y perds.

Il me reste l'espoir, l'espoir, l'espoir qui n'a pas raison d'être. Je vis ma vie dans une habitude qui m'est étrangère, dans une routine que je hais mais dont je ne peux me détacher. C'est l'attente quotidienne du lendemain, c'est une attente qui n'a ni de début, ni de fin. Toi seule pourrais me sauver : il suffit d'un signe pour rompre avec cette attente. Fais-moi ce signe de la main, crie mon nom le plus fort que tu pourras : ainsi je saurai que tu es. Ecris-moi juste un mot, et nous serons à nouveau frère et sœur. Car dans ce silence réciproque, nos relations se dissolvent comme un vin vieilli dans un verre d'eau. L'essence de la fraternité ne demande qu'à être préservée... Bois un peu dans la coupe de ce vin, et je suivrai ton pas, je boirai moi aussi, nous serons à nouveau nous.

Mais surtout, ne me dis pas que tu n'aimes pas ce vin : c'est le seul qui fait vivre, c'est le seul qui donne l'amour. Sois certaine qu'à le sentir, nos cœurs s'enivreront l'un pour l'autre. Sois certaine qu'à le boire, nos âmes s'enlaceront pour l'éternité. Sois certaine que l'Aimer fait revivre et offre une certaine mesure de liberté suffisante à être soi pour l'Autre.

Comprends-tu au moins mes mots ou es-tu déjà trop étrangère à ce monde ? J'aurais toujours en mon cœur le regret de ne pas t'avoir aimée à temps. Mais j'espère que ton pardon cicatrisera cette plaie.

Je T'aime toujours. Ecris-moi.

Le 29 novembre 1995.

Chère sœur,

On a beau se croire fort, on a beau se croire puissant, le désespoir ne choisit pas sa victime. J'ai l'impression déjà, de ne plus vivre. L'ombre qui te faisait peur, tu sais, elle vient me voir, moi aussi, pendant la nuit. Je sais bien que ce n'est qu'une ombre, peut-être l'ombre de ma femme, peut-être l'ombre de Jérémy ou Louise, peut-être l'ombre de l'armoire ou du bureau, je connais quand même la peur. La peur, qui guette chacun de nous, torturé par le manque. La peur, qui guette tous ceux dans l'attente. La peur, qui fait la vie de milliards d'hommes et de femmes. C'est une guerre intérieure, sais-tu, une guerre impitoyable, je sais. La peur, un monstre qui revient, un cauchemar qui épouvante durant la nuit, le

Lettres

petit Jérémie, une idée obsédante, un mystère éternel. La peur, ce quelque chose que nous ne connaissons pas et qui a un intime lien avec notre vie de tous les jours. Tu sais, la peur et le désespoir ne choisissent pas leurs proies. Ils vont tels, au hasard. Dans le brouillard sanglant de la nuit. Ils incarnent les sentiments les plus profonds en l'Homme, et voilà, ils empiètent bientôt sur ta vie personnelle. Tu es dépassée, tu oublies ta raison, et voilà, leur œuvre d'art finie : tu oublies d'être toi pour l'Autre.

Quand l'ombre vient me voir, je sombre dans la peur, et le désespoir fait surface : je n'ai plus la possibilité d'agir librement. Et ainsi je deviens à mon tour leur prisonnier. La peur et le désespoir ne constituent pour eux qu'un autre instrument, qu'un autre instrument pour nous bourrer le crâne. Pour que nous nous projetions à notre tour dans cette logique de Souffrance. Notre vie entière est dictée par eux. Il faut savoir dans ces moments prendre le recul suffisant pour ne pas tomber dans ce nouveau piège. C'est ce que je tente de faire, bien que ce soit fort dur.

Petite sœur, tu sais, il n'y a pas qu'à Sainte-Marie : nous sommes tous pantin, et quelque chose tire sur les fils des marionnettes, et ce quelque chose prend diverses formes pendant notre sommeil et dans notre tête. Parfois c'est l'ombre, parfois c'est l'orage. Je voudrais tant t'apprendre leur oppression, mais leur oppression n'a pas de limites, elle va grandissant toujours, toujours... Leur oppression touche tout le monde : les Dieux sont partout. C'est une totalité qu'il faut maîtriser, mais seul, tu ne peux la maîtriser, il faut être plusieurs. C'est ici l'éternel besoin de l'Aimer, de la solidarité et de la fraternité.

Quand l'ombre, la nuit, m'englobe et m'encercle, je ferme les yeux et je pense à Toi. A Toi si fort, que l'ombre part : elle a peur. On est deux contre un, elle ne peut que perdre. N'oublie jamais qu'en pensant à l'autre tu le rends présent, n'oublie jamais qu'on ne peut survivre seul dans un monde bestial. Cherche-toi des alliés, quels soient-ils : ensemble vous supplanterez vos peurs, vous deviendrez le vrai vous qui n'est pas fruit de la volonté des Dieux. A vrai dire je ne crois pas au véritable destin, tu as ta vie en main, à toi d'aller selon les vents.

Rejette tes peurs et dis « non » au désespoir, ta libération s'avérera plus proche. Crois-moi.

Je t'aime plus que tout au monde, Petite sœur.

Lettres

Paris, le 12 décembre 1995.

Chère sœur,

Je te porterai à la vie, j'irai à Toi, puisque tu ne viens à moi. Si le fléau de la mort t'a déjà emportée, j'irai à ta tombe tous les jours refleurir ton souvenir. Mais je ne crois pas qu'aller chaque jour sur la tombe de l'aimé le ressuscite, seule la libre pensée te ressuscitera. Tu deviendras éternelle dans mes mots, l'écriture te portera au vrai Paradis. Non, nous ne sommes pas nés de l'enfer sectateur, nous sommes du Paradis spirituel, et quand à l'aube nous nous éteindrons, notre âme se dissipera dans un bonheur parfait ; la plénitude du paradis sera perfection.

J'ai mon billet de train à la main, je m'en vais te chercher dans l'enfer. Je m'en vais fouiller les crimes tus, les lieux interdits, les terres de Satan. Je pars solitaire affronter la bestialité humaine. J'ai peur, chère sœur, mais ce n'est pas l'incarnation des Dieux, j'ai peur de la vérité, mais le mensonge me survolte. Je ne suis pourvoyeur de crimes, mais je vais tel, contre mon propre dessein. Je ne suis pas la vérité, mais pour l'Aimer, je m'en vais la trouver. Crieras-tu assez fort pour que je t'entende ? Te feras-tu assez puissante pour que je te voie ? Te parfumeras-tu assez pour que je te piste ? Je m'en retourne à la misère de la terre et j'espère que m'attends toujours...

Chère sœur, donne-moi ta force, il me faudra être d'une puissance céleste pour arriver à ton être. Je devrai arborer la rage de l'aigle et la colère des océans, je devrai me fondre dans l'ouragan ravageur, dans le tourbillon dévastateur. Je devrai être ciel, être mer, être frère, pour t'aimer, être tout, pour affronter et le Père, et ma peur. C'est comme si l'odyssée devenait l'hylliade, et que je rentrais faire la guerre à mes proches. Ma lâcheté devra être courage, ma faiblesse devra être force majeure, mes défauts devront être qualités, je fais le grand ménage dans ma vie, je mets de l'ordre en mon moi, je range mon cœur, je sors mon épée. Et si en dépit de ma volonté, cette épée ne frappe pas assez fort, je mourrais la tête haute, honorable devant ma famille.

Non, tout cela n'est que pure comédie : j'ai en horreur la violence, Petite sœur. Pourrais-je tuer la société que je ne le ferais pas : on ne peut vivre sans elle. Et qui a déjà vu l'individu se lever contre sa nation, contre le tout qui fait sa vie ? Petite sœur, la vérité est si injuste, on ne peut venir à l'enfer sectateur comme on veut, on ne peut tuer le tout qui fait la vie des Autres – même si ce tout suppose haines et souffrances. Garde en toi juste un peu de mots et de rêves, garde en toi juste un peu d'amour : tu survivras à la mort.

Lettres

« Quand le croque-mort t'emportera, qu'il te conduise à travers
ciels, ô Père Eternel. »

4- L'aimer.

*Je ne ramperai plus dans les souterrains s'il s'agit de revenir à
l'enfer A l'aube de la nuit je retrouve la salle du culte des Dieux Qu'en
mourant je serai heureuse Toi Frère tu ne m'auras jamais retrouvée Enfin
voilà que j'ai perdu les mots voilà que je perds l'Amour de ma vie Il est trop
tard dans le jour sanglant pour m'apprendre à être depuis des mois je ne
suis plus et voilà que demain ils décapiteront mon cadavre j'ai toujours en
mon ventre les antres de la Souffrance Mais la future reine en moi est morte
depuis des mois depuis que je ne mange plus depuis que je ne tiens plus sur
mes pieds faute de forces Qu'en cette mort tragique la société voie
l'Etreinte qu'elle opère sur tous les individus Que le club sombre à tout
jamais dans la révolte un à un de ses membres Qu'enfin je sois la dernière
reine à souffrir des souffrances de soi et des souffrances des autres Que
mon père inconnu sache qu'un papa sait qu'il est Papa Qu'il sache qu'une
Maman n'est pas une génitrice Qu'enfin Frère tu saches que tu n'aurais
jamais pu me trouver qu'en mourant Toi-même Je n'ai jamais été Moi J'ai
toujours été à Eux sauf quand j'écrivais sauf quand je t'aimais La prison est
une image qui n'a de clefs que celles que tu lui reconnais L'Aimer est un
choix de vie Tu choisis la vie que tu veux il suffit que tu brises les tabous
pour être ta propre vie*

*Quand la tête tranchée la reine sera morte je serai enfin moi
Depuis le temps que je veux mourir il n'est pas trop tôt Quand j'aurai
atteint le véritable savoir absolu je saurai l'homme Aujourd'hui je me pose
enfin la question Faut-il seulement réfléchir au niveau universel ou au
niveau humain faut-il voir l'homme en grand dans sa société et lui
demander d'aimer ou faut-il voir la petitesse humaine dans l'univers qui
croit savoir mais qui ne sait pas car elle sent les choses humainement et non
pas universellement - donc subjectivement – Quand l'Homme aura trouver
les réponses à ces questions ce sera preuve que l'Homme est intelligent et
qu'il est grand Quand l'Homme saura qui il est et pourquoi il est et
comment il est entre l'infiniment petit et l'infiniment grand la question de la
religion ne se posera plus même L'Homme se suffira à lui-même C'est une
plénitude impossible à imaginer aujourd'hui On ne se posera plus même la
question de la science*

Lettres

Quand ma tête sera tranchée alors j'espère que le monde sera prêt de la vérité Frère je te dirai juste Aurevoir je te retrouverai dans si peu de temps Le temps n'est que là où tu vis Au pays natal de notre âme il n'y pas de temps Dès que je mourrai je te retrouverai D'ailleurs je ne t'aurai jamais quitté Que le temps d'ici est incommensurable Le temps c'est le lien entre le souvenir et l'avenir et le présent c'est la chaîne qui fait ce lien Le temps c'est une succession d'événements sans fin ni début autre que la frontière entre ici et là où je vais

A qui de droit ce texte reviendra, autres que ceux qui ont inspiré mon écriture ?

A celui, celle ou ceux qui se reconnaîtront ici.